

C'est le fermier chez qui tu travaillais qui nous a conduits à la rentrée de janvier au lycée d'Abbeville. Il a mis mon matelas pour l'internat sur sa galerie. Construits en brique rouge, les longs et immenses bâtiments du lycée m'impressionnaient. Je n'en menais pas large en vous suivant, le fermier et toi. Ce n'était pas du tout la même ambiance qu'au collège de
5 Neufchâtel. Le surveillant général nous a guidés dans le bâtiment de l'internat. Il nous a montré le lit que j'allais occuper dorénavant dans ce grand dortoir dans lequel une trentaine de lits étaient alignés en plusieurs rangées. On a placé mes affaires dans l'armoire que je partagerais avec un autre interne. On est ensuite allés au réfectoire où j'ai rangé dans un casier la petite mallette en bois que tu m'avais achetée, mallette que j'avais depuis le collège de
10 Neufchâtel et dans laquelle je rangeais ma serviette de table et conservais le complément de nourriture que les internes avaient le droit d'apporter pour le petit déjeuner, comme de la confiture ou du beurre chocolaté, un petit luxe d'interne dont tu ne voulais pas que je sois privé.

Abbeville est à plus de vingt kilomètres de Bernay. On pouvait certes y aller en train depuis
15 le chef-lieu de canton mais la gare de Rue est à huit kilomètres de Bernay sans transport en commun possible pour s'y rendre. Tu as trouvé la solution. Le transport du lundi matin et le retour du vendredi soir allaient pouvoir être assurés par les fermiers qui t'employaient. Leur fille, un peu plus âgée que moi, était scolarisée au lycée catholique Saint Pierre d'Abbeville. Elle était interne elle aussi. Le fermier, en fait c'était le plus souvent sa femme, après avoir
20 conduit sa fille au lycée privé me déposerait au lycée public le lundi matin et viendrait me rechercher le vendredi soir.

« Ils m'enlèvent une belle épine du pied » m'as-tu dit.

Et ils l'ont fait toutes les semaines. Tous les lundis, j'allais tôt le matin à la ferme à l'heure prévue. J'étais souvent en avance et j'attendais qu'Hélène leur fille finisse son thé. C'était la
25 première fois que j'entendais parler de cette boisson à l'odeur nouvelle pour moi. Et puis je montais à l'arrière de leur voiture, à côté d'Hélène. Et tous les vendredis en fin d'après-midi, on faisait ensemble le voyage du retour. Je n'ai été oublié qu'une seule fois, un vendredi soir. Le lycée a téléphoné aux fermiers et c'est ton patron qui est venu me chercher en bougonnant pour la forme car il était très bienveillant avec moi, comme sa femme d'ailleurs.

Jean-Paul Delahaye, *Exception consolante. Un grain de pauvre dans la machine*,

Édition de la librairie du labyrinthe, 2021

Remarque générale

Une simple lecture permet de constater que l'on a affaire ici à un texte très concret : départ pour l'internat du lycée d'Abbeville, installation, rangements, organisation des trajets entre Abbeville et la maison. Cela implique de bien maîtriser l'expression de la position et du mouvement, donc l'emploi des prépositions.

Attention au verbe *aller*.

Analyse détaillée

1-5

- ✚ On commence par cette tournure très banale et courante en français, *c'est ... qui ...*, moyen de mettre en relief un ou plusieurs éléments.
- ✚ Si l'on ne connaît pas le terme exact correspondant à la *galerie*, on se contentera de placer le matelas sur le toit de la voiture – cela vaudra mieux que des prises de risques inutiles, ou l'emploi de *die Galerie*, qui n'a rien à voir (cf. Duden).
- ✚ Il faut toujours faire attention à la structure française qui consiste à commencer la phrase par un participe (présent ou passé) : c'est une tournure fréquente en français, que l'on ne peut rendre qu'après en avoir identifié le sens et la fonction.
- ✚ Pas question de chercher un mot à mot (l'idée de mot à mot n'est de toute façon jamais pertinente) pour *je n'en menais pas large*. Et pour qui ne connaîtrait pas cette expression française, il suffit de s'appuyer sur l'ensemble du texte pour identifier l'état d'esprit du garçon qui arrive dans un univers totalement nouveau.
- ✚ Comment traduire le *collège* ? L'enseignement en Allemagne distingue *Sekundarstufe I* et *Sekundarstufe II*, mais les deux cycles ne correspondent pas à des établissements différents. Lorsque l'auteur évoque ici le *collège*, il ne parle pas d'un cycle d'études spécifique, mais d'un établissement, dont on comprend que l'atmosphère y était plus intime. Pour l'emploi du mot *collège*, voir <https://de.wikipedia.org/wiki/Coll%C3%A8ge>

En France, à l'époque évoquée dans le texte, il existait parallèlement des collèges, assurant le premier cycle de l'enseignement secondaire, des lycées pour le second cycle, et des lycées qui abritaient les deux cycles (l'équivalent des actuelles cités

scolaires) – bref, c’est un peu compliqué, et on n’a assurément pas besoin de tous les détails pour traduire. Informations complémentaires sur Wikipedia :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Coll%C3%A8ge_en_France#Apr%C3%A8s_la_Seconde_Guerre_mondiale

On peut consulter les sites de l’Éducation nationale, mais on n’y trouvera pas d’histoire du collège.

5-8

- ✚ La fonction de *surveillant général* (le « surgé ») était attachée au fonctionnement des lycées français. Chargé des questions disciplinaires, il était souvent redouté, surtout dans les internats. En Allemagne, où ce sont les professeurs qui assurent la surveillance, la situation est différente. Il faut observer le fonctionnement de certains établissements tels qu’ont pu les connaître Hölderlin, Musil, Hermann Hesse et quelques autres... Aucun terme n’est vraiment satisfaisant : *der Aufseher* fait penser aux camps de concentration. *Der Oberaufseher* a pu s’employer à une époque dans un sens proche, mais outre qu’il est aussi connoté du côté des camps de concentration, il est aujourd’hui plutôt réservé au monde de l’entreprise. *Der Famulus* était un étudiant qui assistait un enseignant ou un chercheur. L’alternative est donc simple : soit on garde le terme français, soit on trouve un terme approchant. C’est un peu le même problème que pour traduire un *bol*, même si la ressemblance entre un *bol* et un *surveillant général* n’est pas immédiatement perceptible.
- ✚ *Guidés dans le bâtiment* : quelle est l’idée ? Est-ce une promenade à l’intérieur de l’internat ? Ou plutôt un acheminement vers l’internat ? Quoi qu’il en soit, il faut être attentif au choix de la préposition.
- ✚ Qu’est-ce qu’*occuper* un lit ?
- ✚ Voici le *dortoir*, avant le *réfectoire* un peu plus bas. *Das Dormitorium* est réservé aux cloîtres et monastères.
- ✚ Avant de traduire *alignés en plusieurs rangées*, il faut se représenter le dortoir. À partir de là, l’expression est à traduire en bloc.

- ✚ Qu'est-ce qu'un *interne* ? Est-ce un élève d'internat, en tant que type, ou l'élève d'un internat donné – ici celui dans lequel arrive le narrateur ?

8-13

- ✚ *Le réfectoire* dans un établissement scolaire est encore une spécificité française, relativement facile à résoudre. *Das Refektorium* est réservé aux cloîtres et monastères.
- ✚ Qu'est-ce que ce *casier* ? *Der Spind* (-e) conviendrait pour une caserne.
- ✚ Le verbe *ranger* est employé deux fois dans ce passage, il faut trouver un verbe allemand dont l'emploi et le niveau de langue correspondent à ceux de ce verbe, très courant en français : on *range* une pièce, on *range* un livre dans une bibliothèque, on *range* un objet dans une boîte, etc.
- ✚ Donc : pour *placer* (l. 7), *ranger*, *avoir*, *conserver*, il est important, avant de choisir les verbes appropriés, de se donner une vue d'ensemble. Rappelons, comme toujours, que l'on ne traduit pas des mots isolés, mais du sens.
- ✚ Ne pas confondre *le complément de nourriture* – tous les internes ont connu cette nécessité – avec les *compléments alimentaires* (*Nahrungsergänzungsmittel*) vendus en pharmacie, voire sur internet, dans le cadre de certains régimes. – Il arrivait que ce supplément de nourriture soit strictement interdit, car, disait-on, il risquait d'attirer rats et souris – qui étaient là de toute façon.

14-21

- ✚ Comment introduire une restriction, une correction après une affirmation ?
- ✚ *Bernay* : il s'agit de Bernay-en-Ponthieu, dans la Somme. – Qu'est-ce qu'un *chef-lieu de canton* ? C'est peut-être l'occasion de revoir les découpages administratifs des deux pays. *Der Kanton* (-e) existe, mais possède une résonance assez helvétique, mieux vaut se contenter de termes moins marqués géographiquement.
- ✚ *Assurer le transport* : il faut, une fois de plus, signaler l'emploi très courant, en français, d'un verbe pour lequel s'imposera en allemand un verbe du même registre. C'est le genre de cas où les dictionnaires bilingues, même excellents, ne sont d'aucun secours.

- ✚ On peut se demander si l'emploi du mot *transport*, dans la mesure où il s'agit d'élèves de lycée, est humoristique.
- ✚ Attention à la notion d'*emploi* lorsqu'il s'agit de travail.
- ✚ Qu'est-ce qu'être *scolarisé* quelque part ? Le verbe *anmelden* convient lorsque l'idée d'inscription est première, ce qui n'est pas le cas ici.
- ✚ Attention à la structure de la dernière phrase : *Le fermier ...le vendredi soir.*
- ✚ Le futur (des personnages et des événements rapportés) dans le passé (du narrateur ou de la narration) : *me déposerait ... viendrait.* Cf. Duden, 731: *Die Ereignisse, über die berichtet wird, spielen sich [vielmehr] in der Vergangenheit des Erzählers und in der Zukunft der Figuren ab (als „historisches Futur“);* auch 739: *In präteritalen erzählenden Texten begegnet mitunter die würde-Konstruktion in einer Verwendung, die als „Schicksalsfutur“ dem historischen Futur präsentischer Erzähltexte entspricht. Statt werden + Infinitiv lässt sich in solchen Fällen fast immer auch sollen + Infinitiv verwenden.* – Revoir aussi les verbes de modalité.

22-26

- ✚ Il faut trouver un équivalent pour *enlever une épine du pied* – on ne peut le faire qu'en s'interrogeant sur le sens exact. Et mieux vaut éviter les prises de risque. Il existe l'expression *es ist mir ein Dorn im Auge* (nach 4, Mose 33-55) – mais comment faire lorsqu'il s'agit d'enlever l'épine ? Déclinaison de *Dorn* : *der Dorn*, Gen. *Dorn[e]s*, Pl. *Dornen*. D'autre part, l'expression *enlever une épine du pied* est familière, mais non vulgaire, ni même relâchée, il faudra donc être attentif au niveau de langue.
- ✚ Sens de *en avance* ?
- ✚ Le verbe *attendre* : ne pas confondre *warten* (auf + Akk.) et *erwarten* : *ich habe 20 Minuten auf den Bus warten müssen ≠ heute Abend erwarte ich Freunde; sie wartet vor der Schule auf ihr Kind ≠ sie erwartet ein Kind.*
- ✚ *Je montais à l'arrière de la voiture*, surtout ne pas céder à la tentation du mot à mot, qui ne mènerait à rien... L'action de *monter* est-elle très importante ? Qu'est-ce qui est ici le plus important ?

26-29

- ✚ Attention à la place du verbe : *les vendredis en fin d'après-midi* comptent-ils pour un élément, ou pour deux ?
- ✚ Qu'est-ce que ce *voyage du retour* ? Où étaient-ils ? Où vont-ils ?
- ✚ *Pour la forme* : sens ? Une fois de plus, on observe combien il est important d'observer, de comprendre, de s'approprier les situations, de se mettre en situation.

Lecture

(Ankunft im Internat)

[...] In den großen, mit Wandschränken eingefassten Korridoren, den sogenannten Dormenten*, standen Kisten und Körbe umher, und die von ihren Eltern begleiteten Knaben waren mit dem Auspacken und Einräumen ihrer Siebensachen beschäftigt. Jeder hatte seinen nummerierten Schrank und in den Arbeitszimmern sein nummeriertes Büchergestell angewiesen bekommen. Söhne und Eltern knieten auspackend am Boden, der Famulus wandelte wie ein Fürst zwischendurch und gab hie und da wohlmeinenden Rat. Es wurden ausgepackte Kleider ausgebreitet, Hemden gefaltet, Bücher aufgestapelt, Stiefel und Pantoffeln in Reihen gestellt. Die Ausrüstung war in den Hauptstücken bei allen dieselbe, denn die Mindestzahl der mitzubringenden Wäschestücke und das Wesentliche des übrigen Hausrats waren vorgeschrieben. Blecherne Waschbecken mit eingekratzten Namen kamen zum Vorschein und wurden im Waschsaal aufgestellt, Schwamm, Seifenschale, Kamm und Zahnbürsten daneben. Ferner hatte jeder eine Lampe, eine Erdölkanne und ein Tischbesteck mitgebracht.

Die Knaben waren sämtlich überaus geschäftig und erregt.

Die Väter lächelten, versuchten mitzuhelfen, sahen oft nach ihren Taschenuhren, hatten ziemlich Langeweile und machten Versuche, sich zu drücken. Die Seele der ganzen Tätigkeit waren aber die Mütter. Stück für Stück nahmen sie die Kleider und Wäsche zuhanden, strichen Falten hinweg, zogen Bänder zurecht und verteilten die Stücke mit sorgfältigem Ausprobieren möglichst sauber und praktisch im Schrank. Ermahnungen, Ratschläge und Zärtlichkeiten flossen mit ein.

„Die neuen Hemden mußt du besonders schonen, sie haben drei Mark fünfzig gekostet.“

„Die Wäsche schickst du alle vier Wochen per Bahn – wenn's eilig ist, per Post. Der

schwarze Hut ist nur für sonntags.“

Eine dicke, behagliche Frau saß auf einer hohen Kiste und lehrte ihren Sohn die Kunst, Knöpfe anzunähen.

„Wenn du Heimweh hast“, hieß es anderswo, „dann schreib mir nur immer, 's ist ja nicht so schrecklich lang bis Weihnachten.“

Eine hübsche, noch ziemlich junge Frau übersah den gefüllten Schrank ihres Söhnleins und fuhr mit liebkosender Hand über die Wäschehäufchen und Röcke und Hosen. Als sie damit fertig war, begann sie ihren Buben, einen breitschultrigen Pausback, zu streicheln. Er schämte sich und wehrte verlegen lachend ab und steckte auch noch, um ja nicht zärtlich auszusehen, beide Hände in die Hosentaschen. Der Abschied schien der Mutter schwerer zu fallen als ihm.

Bei andern war es umgekehrt. Sie blickten ihre beschäftigten Mütter tat- und ratlos an und sahen aus, als möchten sie am liebsten wieder mit heimreisen. Bei allen aber lag die Furcht vor dem Abschied und das gesteigerte Gefühl der Zärtlichkeit und Anhänglichkeit in schwerem Kampf mit der Scheu vor Zuschauern und mit dem trotzigen Würdegefühl erster Männlichkeit. Mancher, der am liebsten geheult hätte, machte nun ein künstlich sorgloses Gesicht und tat so, als ginge nichts ihm nah. Und die Mütter lächelten dazu.

Fast alle entnahmen ihren Kisten außer dem Notwendigen auch noch einige Luxusstücke, ein Säcklein Äpfel, eine Rauchwurst, ein Körbchen Backwerk und dergleichen. Viele hatten Schlittschuhe mitgebracht. Großes Aufsehen erregte ein kleiner, pfiffig aussehender Jüngling durch den Besitz eines ganzen Schinkens, den er auch keineswegs zu verbergen trachtete.

Man konnte leicht unterscheiden, welche von den Jungen direkt von Hause kamen und welche schon früher in Instituten und Pensionen gewesen waren. Aber auch diesen sah man die Aufregung und Spannung an.

Herr Giebenrath half seinem Sohn beim Auspacken und benahm sich dabei klug und praktisch. Er war früher damit fertig als die meisten andern und stand eine Weile mit Hans gelangweilt und hilflos im Dorment herum. Da er auf allen Seiten mahnende und belehrende Väter, tröstende und ratgebende Mütter und beklommen zuhörende Söhne erblickte, hielt auch er es für angemessen, seinem Hans einige goldene Worte mit auf den Lebensweg zu geben. Er überlegte lang und schlich gequält neben dem stummen Knaben einher, dann legte er plötzlich los und förderte eine kleine Blütenlese von weihevollen Redensarten zutage, die Hans verwundert und still entgegennahm, bis er einen daneben stehenden Pfarrer über die väterliche Rede belustigt lächeln sah; da schämte er sich und zog den Redner beiseite.

„Also nicht wahr, du wirst deiner Familie Ehre machen? Und deinen Vorgesetzten folgsam sein?“

„Ja natürlich“, sagte Hans.

Hermann Hesse (1877-1962), „Unterm Rad“ (1906)

*Klösterliche Schlafsäle

Proposition de traduction

Im Januar, nach den Weihnachtsferien, hat uns der Bauer, bei dem du gearbeitet hast, zum Gymnasium in Abbeville¹ gefahren. Die Matratze für das Internat hat er auf den Dachträger² geladen. Ich war von den langen, riesengroßen roten Klinkergebäuden des Gymnasiums beeindruckt³. Und wie ich euch folgte, dir und dem Bauern⁴, war ich völlig verschüchtert⁵. Es war eine ganz andere Atmosphäre als im Collège von Neufchâtel. Der Chef vom Aufsichtspersonal hat uns ins Gebäude des Internats begleitet. Er hat uns das Bett gezeigt, in dem ich von nun an schlafen sollte, in diesem großen Schlafsaal, wo etwa dreißig Betten in mehreren Reihen nebeneinanderstanden. Wir haben meine Sachen in den Schrank geräumt, den ich mir mit einem anderen Schüler des Internats teilen würde. Dann gingen wir in den Speiseraum, wo ich das Holzköffchen, das du mir gekauft hattest, in einem Fach untergebracht⁶ habe; dieses Köffchen besaß ich schon seit der Schule in Neufchâtel, darin hatte ich meine Serviette und konnte die zusätzliche Nahrung aufbewahren, die die Schüler des Internats zum Frühstück bringen durften, zum Beispiel Marmelade oder Schokobutter, es war ein kleiner Luxus für die Schüler des Internats, und du wolltest nicht, dass ich darauf verzichten musste.

Abbeville ist über zwanzig Kilometer von Bernay entfernt. Vom Hauptort des Bezirks aus

¹ von Abbeville.

² auf den Dachgepäckträger.

³ Ich war von den langen, riesengroßen Gebäuden des Gymnasiums aus rotem Backstein beeindruckt.

⁴ der Bauer: im Singular meistens schwache Beugung, die starke Beugung ist seltener. Plural: immer schwache Beugung, die Bauern.

⁵ total verschüchtert / fühlte ich mich total hilflos. Auch möglich: völlig eingeschüchtert.

⁶ in einem Fach verstaut.

konnte man natürlich mit dem Zug hinfahren, aber der Bahnhof von Rue ist acht Kilometer von Bernay entfernt, und öffentliche Verkehrsmittel bis dorthin gibt es keine⁷. Du hast die Lösung gefunden. Für die Hinfahrt montagmorgens⁸ und für die Rückfahrt am Freitagabend sollten die Bauern sorgen, bei denen du angestellt warst. Ihre Tochter, die etwas älter war als ich, besuchte das katholische Saint-Pierre-Gymnasium in Abbeville. Auch sie im Internat. Der Bauer – in der Tat meistens seine Frau – würde mich am Montagmorgen, nachdem er seine Tochter zum Privatgymnasium gefahren hatte⁹, vor dem staatlichen Gymnasium absetzen und am Freitagabend wieder abholen¹⁰.

„Die sind ja meine Rettung“ hast du mir gesagt.

Und das haben sie jede Woche¹¹ gemacht. Jeden Montag ging ich früh morgens um die vereinbarte Zeit zum Bauernhof. Ich war oft früher da und wartete, bis ihre Tochter Hélène mit ihrem Tee fertig war. Zum ersten Mal hörte ich von diesem Getränk mit für mich neuem Geruch. Dann saß ich im Auto auf dem Hintersitz, neben Hélène. Und jeden Freitag machten wir zusammen am späten Nachmittag die Fahrt nach Hause. Ich wurde nur ein einziges Mal an einem Freitagabend vergessen¹². Das Gymnasium hat die Bauern angerufen und dein Chef hat mich abgeholt, zwar brummend, aber nur pro forma, denn er meinte es gut mit mir, wie auch seine Frau.

Jean-Paul Delahaye, „Eine tröstende Ausnahme. Armut als Sandkorn im Getriebe“

⁷ gibt es nicht.

⁸ am Montagmorgen.

⁹ würde gefahren haben, mais il est préférable d'éviter ces temps surcomposés.

¹⁰ Der Bauer – in der Tat meistens seine Frau – würde am Montagmorgen zuerst seine Tochter zum Privatgymnasium fahren und mich dann vor dem staatlichen Gymnasium absetzen, dann sollte er mich am Freitagabend wieder abholen.

¹¹ Woche für Woche.

¹² Cette tournure avec le passif est préférable, mais on pourrait admettre la voix active : Man hat mich nur ein einziges Mal an einem Freitagabend vergessen.